La Revue Canadienne.

4eme. ANNEE. MONTREAL, VENDREDI, 4 AOUT, 1848. No. 324.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

M. COBDEN.

Le nom qui doit être associé au succès de ces mesures, ce n'est ni le nom du noble lord chef de ce parti (lord John Russell), ni le mien (applaudissements); le nom qui doit être et qui sera associé au succès de ces mesures, c'est le nom d'un homme qui, mû, je le crois par des motifs pure et désintéressés, a su, avec une énergie infatigable, en faisant appel à la raison, prouver leur nécessité avec une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était moins entachée d'affectation et d'ornement; le nom qui mérite d'être associé au succès de ces mesures, c'est le nom de Richard Cobden. (Applaudissements bruyans et prolongés.)

(*Discours de sir Robert Peel à la Chambre des Communes.*—26 juin 1846.

(*Suite.*)

Dès la fin de 1841, la ligue avait obtenu un succès important: M. Cobden, son général, venait d'être nommé membre de la Chambre des Communes par le bourg Stockport, et dans sa personne l'association pouvait enfin se produire au sein du Parlement. Qu'allait devenir l'homme de la ligue au milieu de cette aristocratique assemblée? M. Cobden avait trente-sept ans, et il est rare qu'on réussisse en Angleterre quand on se produit si tard sur la scène politique; de plus, il n'avait point reçu cette éducation préparatoire par laquelle passent tous les hommes d'Etat anglais; il n'avait jamais été ni à Eton ni à Oxford; il sortait de son comptoir et il entrait dans la Chambre pour faire triompher une mesure qui blessait au vif les intérêts les plus chers, les préjugés les plus invétérés des quatre cinquièmes de ses membres. C'était là autant de chances d'insuccès. Mais, d'un autre côté, il représentait la ligue, une association déjà passée à l'état de puissance, qui veillait sur lui du dehors, et se tenait prête à le soutenir énergiquement contre les embûches et les violences de ses nombreux adversaires.

M. Cobden est un tribun aussi habile que le plus fin diplomate. Il comprit tout d'abord que dans sa nouvelle position, entouré d'ennemis qui ne demandaient qu'à le prendre en défaut pour l'arrêter dès son premier pas et le détruire, il devait commencer par se tenir sur la défensive. Il débuta donc avec beaucoup de prudence, parlant rarement, se renfermant dans la question des céréales, toujours rigoureusement exact dans ses assertions, étranger à toutes personnalités, raisonnant avec une sobriété ferme et évitant avec soin la déclamation. Plusieurs de ses amis le pressaient de prendre part aux discussions générales, de peur, disaient-ils, qu'on en vint à le considérer comme un monomane, un homme à idée fixe. Cobden répondait qu'il consentait volontiers à être qualifié ainsi, pourvu que son *idée fixe* fût adoptée et mise en pratique, ne voyant pas d'ailleurs, ajoutait-il comment il pourrait servir la cause de la liberté commerciale en dépensant une partie de son énergie sur d'autres questions.

La première session se passa ainsi sans orage. Le nouveau membre s'était, comme on dit en Angleterre, *assuré l'oreille* de la Chambre, et c'est tout ce que peut faire un debutant pour la première année. L'ouverture de la session pour 1843 trouva les districts manufacturiers dans un état de grande détresse et de grande agitation, produit à la fois par le haut prix des subsistances et la stagnation du commerce.

Le bourg de Stockport était particulièrement en proie à ce double fléau, la cherté des vivres et la rareté du travail. En février 1843, cette détresse des populations industrielles devint l'objet des délibérations de la Chambre des Communes. Le débat durait depuis plusieurs jours, ou mieux depuis plusieurs nuits (on sait que les séances du Parlement anglais ont lieu la nuit), lorsqu'enfin M. Cobden demanda la parole, et après un tableau animé de la misère effroyable du peuple dans le nord de l'Angleterre, et spécialement à Stockport, il dirigea ses attaques contre le chef même du cabinet, sir Robert Peel, le déclarant, en sa qualité de principal soutien des lois céréales, *personnellement responsable* de tous les désastres qui désolaient le pays.

Cette forme de discussion était vive, mais elle n'avait rien de contraire aux usages de la polémique parlementaire telle qu'elle est pratiquée chez nos voisins. En toute autre circonstance, elle n'eût point suffi pour faire perdre à sir Robert Peel la réserve et la mesure qui le distinguent d'ordinaire; mais l'esprit de l'illustre baronnet était en ce moment dans un état de vive excitation. Peu de jours auparavant, son secrétaire, M. Drummond, avait été assassiné par un fou, qui l'avait pris, disait-il, pour sir Robert Peel. La famille du ministre était dans des alarmes continuelles pour sa sûreté, et l'inquiétude qui se manifestait sans cesse autour de lui avait à la longue altéré son sang-froid.

Toujours est-il que l'honorable chef de la ligue venait à peine de se rasseoir lorsque sir Robert Peel se lève brusquement, la figure contractée par l'émotion et la fureur, et dans sa réplique il s'emporte jusqu'à accuser son adversaire de provoquer contre lui un *assassinat*. A ce mot, un cri d'indignation éclate sur tous les bancs ministériels; de toutes parts, on entend retentir les mots de *meurtrier, assassin*. Un désordre effroyable se manifeste dans la Chambre. M. Cobden se lève pour repousser l'ignominieuse interprétation donnée à ses paroles; mais sa voix est couverte par les clameurs. Il persiste; le désordre se prolonge jusqu'à trois heures du matin; la séance est levée au milieu de l'agitation, et on entend les membres du parti tory se dire avec joie les uns aux autres, en se retirant, que Cobden est maintenant perdu et à jamais annulé comme homme politique. Ils se trompaient étrangement; ils avaient compté sans la ligue.

Quelques heures après, parvenait à Manchester la nouvelle de l'*attentat moral* commis sur la personne de Cobden. Un meeting est sur le champ convoqué; dix mille hommes s'assemblent dans le Free-Trade-Hall. Les orateurs racontent l'outrage fait au chef de la ligue; l'assemblée vote à l'unanimité une adresse à Cobden pour lui exprimer sa confiance et son indignation au sujet de l'attaque dirigée contre son honneur. L'adresse, exposée ensuite sur les places publiques de Manchester, se couvre en deux jours de quarante mille signatures. La même démonstration se répète au même moment dans toutes les grandes villes manufacturières du royaume, et, en moins d'une semaine, Cobden avait reçu autant de députations et d'adresses qu'en reçoit un roi après un attentat contre sa personne.

L'aristocratie anglaise ne s'attendait guère à ce résultat; elle comprit, mais trop tard, qu'en voulant déshonorer son adversaire, elle l'avait elle-même grandi, glorifié et décoré d'un prestige qui devait s'accroître chaque jour jusqu'à ce qu'elle fût forcée de baisser pavillon devant lui.

On a pu voir par l'épigraphe de cette notice avec quelle bonne grâce sir Robert Peel a fait depuis amende honorable des paroles outrageantes qu'il avait autrefois prononcées. Elles étaient restées sur le cœur de Cobden, et en toute occasion il s'en souvenait, ne ménageant à son adversaire ni l'ironie ni l'invective, jusqu'à ce qu'enfin, dans la séance du 27 février 1846, une allusion malicieuse de M. d'Israëli, coutumier du fait de malice et desireux de se venger des concessions de sir Robert Peel aux ligueurs, fournit à ce dernier l'occasion de se rétracter noblement. Cobden, à son tour, se déclara satisfait des explications de sir Robert Peel, ajoutant qu'après cette déclaration il espérait que personne ne se croirait justifié à revenir sur cette matière, et depuis lors l'expression d'une mutuelle estime a dominé tous les rapports de ces deux hommes éminents.

A la même époque où Cobden grandissait ainsi sous l'outrage, la ligue, qui grandissait également, résolut de transporter à Londres même le siège de ses opérations. Le conseil exécutif loua la vaste salle du théâtre de Drury-lane, et plus tard la salle plus vaste encore de Covent-Garden; et là, pendant deux ans, tout en maintenant l'agitation générale dans tout le pays, elle exposa chaque semaine ses doctrines devant un auditoire immense et incessamment renouvelé.

Nécessité, justice et avantages de la libre importation des céréales, et de la liberté des échanges en général; historique des lois céréales; égoïsme et oppression exercés par les propriétaires fonciers, marchands de blé qui s'arrogent le droit d'imposer et d'exploiter légalement la famine; tableau des misères du peuple; réfutation des objections tirées soit de l'intérêt de l'agriculture, soit des intérêts de la puissance anglaise, soit des intérêts des classes ouvrières; exposition du but politique de la *ligue*, mouvement de révolte des classes industrielles de l'Angleterre contre les privilèges aristocratiques, conséquences bienfaisantes de la liberté commerciale pour les classes pauvres, pour les agriculteurs aussi bien que pour les manufacturiers, pour l'aristocratie elle-même, qui périra si elle s'y oppose, pour l'Angleterre en général, et enfin pour l'humanité tout entière; répudiation de tous les vieux errements de la politique, abolition de la guerre, établissement de la fraternité des peuples au moyen de la liberté commerciale:

Tel est le programme succinct que les orateurs de la ligue, Cobden en tête, ont développé sept ans en Angleterre, sous toutes les formes, avec la plume et la parole, avec tous les genres de style et d'éloquence, depuis la familiarité la plus terre-à-terre, mélangée de saillies et de bons mots, jusqu'au pathétique le plus élevé et le plus impétueux, dans tous les lieux, depuis la métropole jusqu'aux hameaux les plus reculés: car la croisade, commencée dans les provinces manufacturières, s'étendait déjà fort avant dans les districts agricoles lorsque la victoire a mis fin à ses opérations.

C'est ici le cas de dire un mot du genre d'éloquence qui distingue les trois principaux orateurs de la ligue, M. W. J. Fox, M. Bright et M. Cobden. Tous trois sortis des rangs du peuple, ayant puisé tous trois leur instruction en dehors de ces établissements où se moule l'aristocratie anglaise, ils se présentent d'abord avec un même fonds commun d'énergie et d'abandon, avec le même dédain ou la même ignorance des tournures de phrases stéréotypées, de ces formules conventionnelles qui donnent à un *speech* anglais le cachet aristocratique. Mais ce point de ressemblance étant donné, ils se caractérisent chacun par des qualités particulières: M. W. J. Fox, par la vive et exubérante ardeur d'une imagination de poëte qui se complait dans la métaphore et l'antithèse, entasse images sur images, mélange les éclairs et les tonnerres, s'enivre de ces grands effets de parole qui éblouissent un auditoire. C'est le moins simple des trois, et c'est, je crois, celui qui de nos jours en France aurait le plus de succès. On a souvent cite de lui ce passage tout hérissé d'antithèses où, pour répondre à l'argument favori de l'aristocratie anglaise maintenant les lois céréales pour être indépendantes de l'étranger, il s'écrie:

"Examinons la vie de ce noble seigneur, de ce grand ennemi de toute dépendance étrangère. Voilà un cuisinier *français* qui prépare le dîner pour le maître, et un valet *suisse* qui habille et prépare le maître pour le dîner. Milady, qui accepte sa main, est toute resplendissante de perles qu'on ne trouva jamais dans les huîtres *britanniques*, et la plume qui flotte sur sa tête n'orna jamais la queue d'un *dindon anglais*. Ses vins viennent du *Rhin*, du *Rhône* ou de la *Garonne*. Il repose sa vue sur des fleurs venues de l'*Amérique du Sud*, et gratifie son odorat de la fumée d'une feuille apportée de l'*Amérique du Nord*. Son cheval préféré est d'origine *arabe*, et son chien favori de la race du *Saint-Bernard*. Sa galerie est riche de tableaux *flamands* et de statues *grecques*. Veut-il se distraire, il va entendre des chanteurs *italiens*, chantant de la musique *allemande*, le tout suivi d'un ballet *français*. S'élève-t-il aux honneurs judiciaires: l'hermine qui décore ses épaules n'avait jamais jusque-là figuré sur le dos d'une bête *britannique*. (Il va sans dire que ce trait, qui n'est pas d'un goût très-pur, est le plus applaudi.) Son esprit même est une bigarrure de provenances exotiques. Sa philosophie et sa poésie lui viennent de la *Grèce* et de *Rome*, sa géométrie d'*Alexandrie*, son arithmetique d'*Arabie*, et sa religion de *Palestine*; dans son enfance, il presse ses dents naissantes sur du corail de l'océan *Indien*, et après sa mort le marbre du *Caraïs* surmontera sa tombe. Et voilà l'homme qui dit: Soyons indépendants de l'étranger; soumettons le peuple à la faim, laissons-le en proie aux engoisses de la misère et de la faim, mais soyons indépendants de l'étranger."

Il ne faudrait pas juger M. Fox sur cet échantillon. S'il emploie quelquefois l'ironie, il emploie plus souvent encore les grands mouvemens pathétiques. Ainsi, on accuse la ligue d'avoir fabriqué des signatures au bas de ses pétitions; on dit qu'un ligueur a été vu dans un cimetière relevant des noms jusque sur la pierre des tombeaux. M. Fox s'empare de cette accusation et en tire le passage qui suit:

"Il ne manquait pas de discernement, le malheureux, s'il en a agi ainsi, et il faut que le sens moral de nos adversaires soit bien émoussé pour qu'ils osent citer un tel fait à l'appui de leur accusation; car combien d'êtres inanimés peuplent les cimetières de nos villes et de nos campagnes qui y ont été poussés par cette loi maudite! Ah! si les morts pouvaient prendre part à notre œuvre, des myriades d'entre eux auraient le droit de signer des pétitions sur cette matière, car ils sont morts victimes de cette loi qui pèse encore sur les vivants; si la tombe pouvait nous rendre tous ceux qu'elle a reçus sans cortège et sans prières:

Car elle est petite la cloche qui sonne à la hâte le convoi du pauvre:

s'ils accouraient vers ce palais où l'on codifie sur la mort et sur la vie, ho! la foule serait si pressé que les avenues du parlement seraient inaccessibles; il faudrait une armée, Wellington en tête, pour frayer aux sénateurs un passage à travers cette multitude, et peut-être ils ne parviendraient à cette orgueilleuse enceinte que pour entendre le chapelain de Westminster prêcher sur ce texte: "Le sang de ton frère crie vers moi de la terre."

A continuer.

AGRICULTURE.

REMARQUES POUR LES MOIS DE JUILLET ET AOUT.

Le mois de juillet, qui d'ordinaire a coutume d'être chaud, n'a pas manqué cette année de conserver sa réputation; il a, dit-on, voulu même en donner une marque de tendresse spéciale, en nous gratifiant d'une chaleur du 95 degrés! C'est là une sorte d'amitié dont les pauvres habitans des villes, et de Montréal en particulier, se passeraient volontiers, mais que le cultivateur reçoit (avec raison) du meilleur cœur possible. Nous disons *avec raison* car cette chaleur est on ne peut plus favorable à la végétation et contribue le plus fréquemment à assurer une bonne et abondante récolte. En revanche la pluie n'a pas fait dit-on, et nous en avons eu tout autant qu'il était possible d'en désirer. Cette pluie n'a pas servi fort à améliorer l'état des champs; au contraire elle a fait beaucoup de tort, et en bien des endroits la perte est considérable. Les pois en plusieurs places vont manquer, dit-on, complètement, et ailleurs les foins, qui venaient de se faire et se trouvaient encore sur le champ, sont à peu près perdus. En sorte, que le degat causé par les pluies est plus considérable qu'on ne le pense. C'est vraiment dommage, vû que les récoltes semblaient être si belles et si florissantes. On nous écrit nénmoins de différentes localités que l'on a encore de grandes espérances, malgré les portes que viennent de faire subir les pluies, de récolter abondamment. Nous nous en réjouissons, mais en même temps nous ne pouvons que déplorer la perte de temps que vient de causer la saison pluvieuse. Nous devons dire cependant que ce retard doit être une raison nouvelle et très-puissante, pour engager nos cultivateurs à ne pas perdre un seul instant, et à profiter de chaque moment de beau temps qui, nous l'espérons, doit être notre partage pour quelques jours au moins.

Pendant que nous sommes sur le chapitre de l'économie du temps, nous devons ajouter que ce serait une grande épargne que de se débarrasser au plus vite de tous les mauvaises herbes qui infestent les champs de nos meilleurs cultivateurs. Outre que c'est une disgrâce et une honte, pour l'habitant de la campagne, de ne les pas faire disparaître, nous disons que c'est encore contre son intérêt plus grand. En effet, il n'est pas douteux qu'en étant à temps les mauvaises herbes, la récolte se trouve par là moins gênée et qu'elle croît avec plus d'avantage. D'ailleurs tôt ou tard, il faut finir par les enlever, et lorsqu'on attend à la dernière heure la dépense est de beaucoup plus considérable et les fatigues plus grandes. Il est encore une bonne raison pour engager les cultivateurs à se hâter de dégager leurs champs des mauvaises herbes qui les épuisent, c'est celle-ci: le mois d'août est le moment le plus propice pour faire brûler toutes les mauvaises herbes, les bois de rebuts, etc., pour s'en servir plus tard d'engrais, qui ne sera certainement pas le moins bon.

Le mois d'août est l'époque où l'on a coutume de s'occuper des labourages d'été, et de la semence du blé d'automne. Il ne faudrait cependant pas oublier que la graine doit subir certaines opérations qui contribuent puissamment à sa conservation et à sa reproduction. Cette préparation, selon un auteur anglais, consiste à laisser tremper la graine dans de l'urine que l'on brasse; c'est une pratique qui empêche la nielle.

Puisque nous en sommes à parler d'un moyen d'empêcher la nielle, nous pensons qu'on nous saura gré de donner aussi un moyen de détruire les punaises qui rongent les concombres et les melons; ce qui est vraiment dommage vû que l'on nous apprend que ce légume et ce fruit sont en abondance cette année. Le moyen en question est tout simple, il consiste à répandre sur les melons et les concombres des cendres de charbon; cette cendre suffit pour les détruire. Quant aux choux, ils ont cette année le même ennemi que ces années dernières, les vers. Un M. Chandler, bon agriculteur, dit à ce sujet de couper une des feuilles inférieures du chou et de l'en couvrir, en ayant soin de la poser sens dessus dessous. Le lendemain, on enlève de bonne heure le matin cette feuille superposée, et les vers du chou s'y trouvent presque tous. Nous ne savons pas jusqu'à quel point ces recettes peuvent convenir; nous les donnons telles que nous les trouvons, en engageant nos lecteurs à s'en servir et à nous faire connaître en temps et lieu quel succès ils auront obtenu.

CENDRES COMME ENGRAIS.—Nous avons souvent recommandé les cendres comme engrais, et nous regrettons de voir des cultivateurs vendre continuellement leurs cendres aux fabriquants de savon et de potasse, au lieu de les garder pour engraisser leurs terres. On peut s'en servir de toute manière, et pour toute espèce de récolte, c'est le plus puissant engrais. Nous sommes persuadés que les cendres améliureront mieux une terre à foin ou à grain, qu'une même quantité de guano ou de plâtre. Nous avons vu le rapport d'une expérience faite avec du guano et des cendres. La première récolte eut une meilleure apparence, où on avait employé le guano, que celle où on avait engraissé la terre avec des cendres; mais la seconde et la troisième récoltes dans celle-ci, furent de beaucoup les meilleures. La dépense des deux engrais fut la même: Trois quintaux de guano par arpent, et le coût pour les cendres (pour un arpent) est le même que pour le guano.—*Journ. d'Agriculture.*

VACHES.—Les vaches laitières, après avoir vêlé, ont fréquemment le pis dur et ne donnent point le lait aisément. Quand c'est le cas, pour y remédier, il faut les traire souvent, avec propreté et leur frotter le pis avec de l'eau tiède. Si la dureté continue il faudra le frotter encore avec un onguent fait de feuilles de bureau bouillies dans du saindoux. Les cultivateurs devraient toujours avoir de cet onguent pour s'en servir à propos.—*idem.*

MOYEN D'EMPÊCHER LES RAVAGES DES INSECTES DANS UN CHAMP DE POIS.—Arrosez avec une solution d'aloès ou de Perlasse américaine.—*idem*

CONSERVER L'EAU DANS DES TONNEAUX OU DES CITERNES.—On peut conserver l'eau bien pure pour de longs voyages, dans les tonneaux ou dans les citernes, en y ajoutant environ trois lbs. d'oxide noir du manganèse pulvérisé; brassez bien le tout, et l'eau perdra le mauvais goût qu'elle aurait acquis et se conservera toujours bonne et pure.—*idem.*

LE COMTÉ DE MONTMORENCY.

Nous lisons dans le *Journal de Québec*:

Ceux qui s'imaginent que nous craignons le résultat des efforts que l'on fait dans le comté de Montmorency pour déprécier et perdre le représentant de ce comté, se trompent étrangement. Nous ne craignons pas la lutte, nous la désirons au contraire; mais nous détestons et méprisons souverainement les lâchetés et les moyens employés pour tâtonner et vicier l'opinion des respectables habitants de la côte de Beaupré. Nous espérons bientôt les vils mensonges dont on s'est servi pour trouver des signatures à une réquisition d'assemblée qui aura tout le résultat contraire de celui qu'on attend. Puisque les partisans du désordre et de l'anarchie veulent essayer leurs forces encore une fois, nous aimons que ce soit dans le comté de Montmorency, et soyez sûr, Messieurs les agitateurs, que votre défaite y sera plus éclatante encore et plus complète qu'à Québec où elle a été accablante et étourdissante pour vous. Nous aimons à rappeler cette glorieuse victoire des hommes de l'ordre sur les anarchistes et perturbateurs du repos public, car elle a sauvé le pays d'une agitation malheureuse; nous aimons à la rappeler, parce que nous avons fait notre part de travail dans cette grande œuvre de conservation et de salut: nous aimons à nous la rappeler, car c'est précisément parce que cette seconde lutte contre nous personnellement vient du dépit de la première défaite. On s'est mal trouvé de la propagande contre le *Journal* dont la circulation et la force morale ont grandi en proportion de la haine qu'on lui portait quelque part; on se rue maintenant contre l'honnête public dont la plume est toujours active pour combattre les mauvaises tendances; mais on s'apercevra que là encore la haine est une mauvaise conseillère. Nous nous réjouissons de cette lutte, produit de toutes les passions mauvaises, de toutes les turpitudes, parce qu'elle ne servira qu'à faire plus glorieuse notre position, et à donner plus de base aux idées que nous défendons avec un courage qu'on ne fera pas fléchir même à l'aide des préjugés les plus puissants, parce que ce courage vient de la conviction et de la conscience. M. Papineau a été invité à descendre; rien ne nous ferait tant plaisir que de le voir accepter inconsidérément une invitation aussi ridicule que celle qui le conduisit à Québec, et dont le produit fut une défaite. S'il n'est pas satisfait des déboires de sa nouvelle carrière publique, s'il veut encore une fois essayer ses forces contre une administration qu'il a élevée d'abord jusqu'aux nues, et rabaissée ensuite jusqu'aux enfers, avant qu'elle ait eu le temps de se produire par ses actes, bons ou mauvais;—qu'il vienne, nous lui demandons en grâce, que ce soit la dernière lutte, car le pays est fatigué; celui-ci ne demande qu'à se remettre dans la paix et dans les œuvres utiles et pratiques; il est fatigué de voir ces incessantes luttes qui n'ont jamais produit un résultat utile, mais qui ont bien produit le désordre, l'anarchie et la dévastation. Dans l'assemblée du marché Saint Paul, vous avez use votre haine sur M. Cauchon en désignant son comté d'une manière toute particulière. Vous avez demandé dans ce même discours la *renaissance* du *Fantasque*, et le *Fantasque* existe! Vous avez dit au comté de Montmorency qu'il aurait dû prendre un député chez lui, et les mêmes hommes pour obéir à votre commandement suprême s'efforcent de bouleverser le comté qui n'a cessé d'être paisible jusqu'ici. L'un et l'autre de ces deux faits sont le produit de la haine jalouse contre un seul homme qu'on veut perdre, mais dont, sans s'en douter, on rend la position plus forte et plus magnifique. Nous aimons toutes ces persécutions, parce qu'elles grandissent notre énergie, en nous prouvant que nous sommes dans le droit chemin et que nous travaillons au bien du pays. Quand on défend avec force un principe raisonnable, lequel n'est pas entouré du prestige des préjugés qui débordent du cœur, plus propre à s'illusionner par le sentiment, sous une dénomination quelconque, qu'à juger sainement les choses situées dans sa sphère d'action, l'on doit s'attendre à voir contre soi des préjugés dans toute leur puissance de destruction et de répudiation; on doit s'attendre à un travail incessant de démolissement par ceux qui ne peuvent bâtir leur existence publique que sur ces préjugés mouvants.

Tout le monde comprendra parfaitement que toutes ces haines jalouses, petites, impuissantes, hideuses, ne sont que le moyen, et que ce que l'on veut, c'est une démonstration contre l'administration; tout le monde comprend que l'on voudrait briser la plume que l'on ne peut combattre et dont tout le crime est de défendre dans l'intérêt de tous, les hommes qui veulent et font le bien du pays.

On aura beau dire que ce n'est que la conduite personnelle du représentant de Montmorency que l'on veut juger; on aura beau dire qu'on ne veut même que discuter une question d'intérêt public, sans préjudice au représentant et à l'administration qu'il défend de sa plume contre ses faux amis, les ennemis du pays, c'est une lutte contre le ministère que l'on veut essayer, c'est une lutte contre le ministère en faveur de M. Papineau qui dans l'esprit de ces gens trompeurs ou trompés, prend la place du pays; c'est une lutte contre le ministère, malgré les protestations de dévouement hypocrite à ce même ministère. Qui serait assez aveugle pour comprendre autrement l'appel fait à M. Papineau et aux jeunes écrivains de l'*Avenir*? Nous attendons avec délices ces petits satellites du grand astre qui s'éteint dans sa propre splendeur!

NOUVELLES ETRANGERES.

FRANCE.—Nous voyons par les derniers journaux français que le récent mouvement insurrectionnel de Paris avait des ramifications dans presque tous les départements.

A Angers des barricades devaient être élevées sur les trois ponts, et le feu mis dans divers quartiers de la ville. Une liste de neuf cents individus a été saisie: elle est entre les mains du préfet. Des visites domiciliaires ont été faites, et des arrestations ont eu lieu.

A Lyon, les investigations de la justice, d'après les rumeurs générales, auraient également amené la découverte d'un plan de conspiration actuellement entre les mains de M. Luyson. Voici quelles seraient les principales dispositions de ce chef-d'œuvre de conception satanique, dont nous avons déjà dit quelques mots:

En premier lieu, faire sauter les gazomètres pour faciliter, dans l'ombre de la nuit, le meurtre et le pillage; brûler en même temps les ponts de bois et couper ceux de pierre, afin d'intercepter toute communication entre les diverses parties de la ville, et s'opposer à l'arrivée de tous secours de l'extérieur; et puis, comme un dernier épisode de cette Saint-Barthélemy du socialisme, mettre le feu aux quatre coins de cette cité, pour achever le dévastation et déclarer le pillage.

Mais à Marseille, d'après une lettre datée du 7 juillet, à 11 heures du soir, la population tout entière était dans une anxiété extrême. On avait annoncé l'arrivée d'un certain nombre de *Vareces* venant de Toulon et qui devaient se mêler à un mouvement insurrectionnel. Des bruits d'incendie du port avaient pris assez de consistance pour nécessiter la convocation des compagnies des pompiers, des marins et de l'escadron de cavalerie. Disons à leur honneur que presque tous ont répondu à l'appel. M. le général Saint-Martin est venu les remercier de leur dévouement à l'ordre, et s'est assuré par lui-même que la population pouvait compter sur eux.

La garnison de Paris, est par un décret, portée à 50,000 hommes au moins. Trois projets de loi sont introduits; le 1er concerne le cautionnement qui sera exigé des journaux et qui est fixé à 24,000 francs (£1,200) pour les journaux paraissant plus de *deux fois* par semaine; de £600 pour ceux qui ne paraissent qu'une fois par semaine; le 2e est relatif aux délits de la presse contre la représentation nationale, l'autorité exécutive, contre les droits des citoyens pour excitation à la haine du gouvernement républicain, etc. Le 3e est relatif aux Clubs qui seront soumis à l'observation de certaines formalités, à peine d'amende, suspension des droits civiques, etc.

Les nouvelles de Paris du 13, sont peu satisfaisantes. On dit qu'une sérieuse division règne dans l'exécutif par suite de preuves qui inculpent gravement les membres du dernier gouvernement. Un parti veut que des poursuites soient dirigées contre les inculpés; un autre parti dans lequel se trouve le général Cavaignac, est opposé à cette démarche qu'il regarde intempestive.

La plus grande activité règne dans le département de la guerre.

On a découvert diverses mines en différents endroits près de la chambre, sur le boulevard des italiens, dans la rue Louis le Grand, et dans le faubourg Poissonnière. L'alarme règne toujours et il y a peu de personnes qui paraissent dans les rues.

Paris, 14 juillet 1848.

Il y règne ici une opinion générale parmi les personnes les mieux renseignées, écrit un monsieur de Paris, que les ouvriers quoique vaincus pour le moment, se lveront de nouveau, et qu'une bataille plus sanglante est en réserve.